

Thierry Crouzet

La chasse aux riches

Cette histoire a commencé par un rêve d'Isabelle.

Un réseau entrelace des lignes branchées les unes aux autres, avec des nœuds de convergence, de divergence, des impasses, des points de retournement, une multitude d'aiguillages, de gares de triage. Il irrigue un système, une entité, un corps, une ville. Ainsi avaient été conçus les égouts de Paris pour acheminer les déjections plus ou moins organiques vers quatre usines d'épuration. Elles avaient assuré les fonctions rénales de la capitale française jusqu'à ce que les urbanistes les désaffectassent. Selon une théorie martelée par les cyberlibertaires, ces passages obligés du complexe d'assainissement constituaient des cibles désignées pour les écoterroristes qui avaient déjà frappé Londres et Bruxelles, dans le but de créer en banlieue des zones d'épandage sauvages, propices à la prolifération du choléra et d'autres maladies, dont la répétition devait provoquer, à terme, un exode en direction des campagnes.

Le slogan, « Une vie sans artefact », n'avait eu que peu de succès. Toujours plus de gens s'étaient amassés dans les villes, à la recherche d'une proximité des étreintes, d'une démultiplication des possibilités existentielles. Ils avaient équipé leurs appartements de vortex.

Les éviers, les lavabos, les vécés et les vides ordures suçaient la matière, en un bref appel d'air, familier des jetseteurs habitués à dégueuler dans les toilettes des avions. Quelques accidents s'étaient produits, puis les animaux domestiques et les enfants avaient compris qu'il valait mieux s'éloigner de ces aspirateurs interconnectés à des broyeurs souterrains, eux-mêmes reliés à une nuée de séparateurs isotopiques capables de produire des nanoparticules directement assimilables par les imprimantes 3D. Qu'une de ces micro-stations de retraitement tombât en panne ou fut sabotée ne devait pas mettre en danger le système global.

Aucun écoterroriste n'avait jamais frappé Paris lorsque la grève générale éclata.

Les opérateurs du réseau vortex cessèrent un à un de travailler. Les micro-stations, privées de superviseur, refusèrent les flux pressurisés et les dévièrent vers les égouts abandonnés. Les canalisations transportaient un magma nauséabond jusqu'aux anciennes usines d'épuration transformées depuis en musées d'art contemporain, désormais encerclés de marécages infranchissables. Les détritiques plus volumineux étaient éjectés dans les rues par les soupi-

raux. Les immondices s'empilèrent en barricades que les manifestants n'avaient pas besoin de défendre, tant les émanations toxiques tenaient à l'écart les forces de l'ordre, saturant en quelques minutes leurs masques à particules.

Alors que les décharges n'existaient plus, les rétrogrades élevèrent de la voix pour réclamer la remise en service de camions poubelles depuis longtemps recyclés. Il aurait fallu réquisitionner l'armée, mais le gouvernement, du moins ce qu'il en restait, l'avait déjà cantonnée autour des points jugés encore stratégiques : centrales atomiques, arsenaux de Brest et de Toulon, aéroports civils et militaires, le château de Versailles transformé en QG de crise.

Extase savait que le sixième arrondissement avait fait sécession. Elle y entra par le pont Neuf, habillée d'un jean taché pour démontrer qu'il n'était pas autonettoyant et d'un t-shirt d'un blanc douteux qui tranchait sur sa peau faussement bronzée afin de laisser croire qu'elle passait ses journées à s'échiner au soleil. Elle portait des tennis fabriqués par une imprimante 3D bas de gamme. Les semelles suspendues convenaient en cas de course sans lui allonger les jambes et exagérer les fesses. Elle se sentait déjà suffisamment visible.

Quai des Grands Augustins, des bandes assiégeaient les immeubles bourgeois. Elles traquaient les riches, les dépouillaient de leurs dernières provisions, massacraient leurs téléphones mobiles et leurs ordinateurs, jetaient leurs meubles par les fenêtres. La

grève puis la révolte avaient gagné toutes les villes occidentales. Plus personne ne gobait la promesse d'une prospérité partagée entre tous. Les pauvres étaient devenus de plus en plus pauvres. Les démagogues leur avaient expliqué que leur pauvreté était toute relative comparée à celles des pauvres du passé. Les insurgés se moquèrent de ces arguments spécieux. Ils n'avaient pas envie d'être en bas de l'échelle, de plus en plus bas, dans les caniveaux de l'humanité. Ils s'attaquèrent aux donneurs de leçons, puis aux frimeurs de la finance, puis aux arrivistes technophiles.

Extase se faufilait entre les attroupements. Elle nageait dans la foule, juste effleurée par les autres qui à son approche s'éloignaient. Aucun champ magnétique ou psychique ne la protégeait. Assistée par les yeux électroniques d'un drone, elle repérait les failles qui parcouraient les masses compactes et s'y glissait, zones de fracture entre les corps que formaient les corps, derniers interstices de respiration avant l'étouffement général.

On la regardait avec suspicion, car elle était seule et ne portait aucun foulard ou brassard identitaire. Elle n'avait fait qu'une concession à la mode insurgée. Elle avait rassemblé ses cheveux bruns en chignon, y plantant pour les nouer une dague à la lame apparente.

Son déguisement avait des limites, elle en était consciente, mais elle réprouvait les comportements claniques. Ils détruisaient les individualités, ampli-

fiaient les déviances, poussaient aux atrocités. Les chiens de la meute la voyaient sans réagir. Ils avaient appris à chasser d'autres meutes, pas des proies inclassables. Ils grognaient, montraient leur haine, mais leurs cerveaux ne prenaient aucune décision. Extase était une variable non comptabilisée. Elle rejoignit le boulevard Saint-Germain, puis les jardins du Luxembourg, transformés en dépotoir.

Enfant, elle y avait beaucoup joué. Son père la laissait près du grand bassin pendant qu'il retrouvait des amis sous le kiosque à musique. Connus sur Internet sous le pseudo de Noam, il n'était pas encore un écrivain célèbre, mais ses textes avaient séduit une communauté hétéroclite d'intellectuels et d'activistes. Avec son manifeste *Travailler moins pour vivre mieux*, il s'était attaqué au « Travailler plus pour gagner plus » professé par l'extrême droite. Il avait lié cette doctrine et le productivisme d'inspiration esclavagiste initié lors de la révolution industrielle. Il avait défendu le travail-plaisir, le droit de chacun de dire merde à ceux qui les rémunéraient. La liberté ne pouvait progresser qu'à ce prix. Pour atteindre cet objectif, une mesure s'était imposée : le revenu de vie, un salaire minimal que tout le monde recevrait dès la naissance pour couvrir les besoins élémentaires. Noam et ses amis avaient démontré que, sans cette réforme, l'Occident n'échapperait pas à la déliquescence. Ils avaient été la risée de l'intelligentsia avant que les crises à répétition ne rallient à eux de plus en plus de supporters. L'idée que l'homme

n'était pas fait pour travailler mais pour créer se popularisa.

Ce succès avait troublé Noam. Devenir un centre d'attraction lui avait déplu. Il avait fini par se désintéresser de l'économie pour explorer d'autres domaines. Il n'avait jamais accepté la mort de sa femme, victime d'un parasite lors d'un séjour en Afrique. S'il en avait eu les moyens, il aurait tout fait pour la sauver, même greffer son cerveau sur un clone d'elle-même. Il jugeait la mort inacceptable. Selon lui, elle était une contrainte dont il était temps se débarrasser. Il avait alors rencontré les transhumanistes, il avait embrassé leur rêve d'un surhomme, puis il avait constaté qu'ils étaient égoïstes et n'envisageaient pas une félicité accessible à tous. Leur projet était irréaliste à moins de se lancer dans une stratégie de réduction de la population mondiale.

Noam avait exploré d'autres champs de développement mais, systématiquement, les activistes le décevaient. Il avait pris l'habitude de naviguer de système en système, d'idéologie en idéologie, de se contredire à seule fin de démontrer qu'il n'existe pas de solution miracle. Il n'avait jamais cessé d'écrire et de rencontrer ses lecteurs. Il était devenu l'animateur d'un réseau de chercheurs de vie, toujours insatisfaits, toujours en mouvement. Ils ne partageaient souvent aucune idée, sinon la certitude qu'il fallait éviter de s'enfermer.

Extase avait hérité de ce don. Elle échappait à toutes les catégorisations. Alors qu'elle longeait les

grilles des jardins du Luxembourg, elle contournait les insurgés assoiffés de vengeance, manifestement étrangère à leur cause comme à celle de leurs ennemis. Elle se moquait de ceux qui cherchent des boucs-émissaires. Elle agissait. Quand un problème se présentait, elle le réglait. La procrastination lui était étrangère. Ce jour-là, elle avait décidé de sauver son père.

Elle arriva en vue du 26 rue Vavin, un immeuble à la façade couverte de carreaux en grès blancs. Une vingtaine d'hirsutes squattaient l'entrée. Ils avaient brisé la porte vitrée et picolaient du rosé épicé au goulot de canettes réfrigérantes. Ils toisèrent Extase, rigolèrent. Leur chef s'essuya la bouche avec son bras droit, puis se moucha dans sa main. Il allait se lancer dans un discours, mais ne trouva rien à dire. Extase le dépassa, s'engagea dans l'escalier.

Plus haut, des voix résonnaient, parfois des rires, parfois des coups sourds. Au premier étage, deux rastas fumaient du shit et se bidonnaient en comparant la touffeur de leurs rouflaquettes. La porte d'un des appartements avait été défoncée. Extase aperçut un caméraman de la triD. Les insurgés avaient accepté que leur expédition soit retransmise sur une TV réalité détenue par les riches.

Le caméraman se tourna vers Extase. Il la balaya avec son double objectif enfiché sur une espèce de casque de chantier orange fluo. Il se figea, revint sur elle. Il voyait sur son écran de contrôle une mémère jouffle et couperosée alors qu'en visuel il tenait en

ligne de mire une fille élancée. Il tressaillit. Effrayé, il recula, manquant tomber à la renverse, rejoignit les insurgés qui roucoulaient sur les canapés à mémoire de forme. Il avait compris qu'elle était une hackeuse qui, pour ne pas être repérée par le gouvernement, altérait en continu les images d'elle-même circulant sur le réseau. Le caméraman se doutait que sa propre image avait été archivée et que les représailles pourraient être immédiates en cas de dénonciation.

Extase poursuivit dans l'escalier, de plus en plus peuplé, comme si un agent immobilier avait donné rendez-vous à des locataires potentiels. Une madone gigantesque, enveloppée d'une robe à fleurs taillée pour une poupée, barrait l'accès au quatrième. On aurait dit qu'elle n'avait jamais changé d'accoutrement depuis l'enfance et qu'elle avait depuis gonflé, étirant sa peau, étirant sa robe, agrandissant démesurément chacune des marguerites et des violettes qui la punctuaient. Elle haletait, les bronches opprimées par une poitrine himalayenne. Ses yeux cernés de charbon, deux ronds macadams percés d'un abîme mat et sans vie, fixèrent Extase.

— Vous, là, vous payez vos impôts ?

Xin Tia O avait non seulement révélé que les riches ne payaient pas mais qu'ils fabriquaient leur argent avec la complicité des banquiers. Ils échangeaient leur fausse monnaie contre le travail des pauvres.

— Je ne vous connais pas, rétorqua Extase avec quelques difficultés d'élocution.

Elle parlait si peu souvent à voix haute qu'elle eut du mal à dérouiller ses cordes vocales. Son ton enroué, plus grave que de nature, imposa le silence à la grosse qui se ratatina contre la rampe. Extase évita de l'effleurer et gagna le palier. Trois nains de jardin se battaient contre la serrure de l'appartement à l'aide d'une perceuse électrique. Extase secoua la tête, donna un coup de pied à la porte qui bascula. Elle n'entra pas, la madone lui passa devant, manquant de la rouleau compresser.

Avant que les autres assoiffés ne rappellent, Extase grimpa jusqu'au sixième et dernier étage. La porte s'ouvrit automatiquement sur un couloir large d'au moins trois mètres, couvert d'une moquette pistache aux poils épais. De part et d'autre, des pièces se succédaient. Au sud, inondée de soleil, une cuisine tout inox dotée du dernier système vortex dominait Paris, avec en ligne de mire la tour Eiffel. Au nord, un salon Art déco affichait exactement la même vue, sauf que le soleil ne l'éclairait pas directement. Les fauteuils en bois blond de margousier entouraient, suivant un strict plan en damier, la table basse Charleston dont le sous-verre ne portait pas la moindre particule de poussière.

Extase remonta le couloir. Une salle à manger minimaliste tâchée par le rouge de huit chaises Prouvé. Toujours la vue sur Paris. En face, un salon de lecture, avec une bibliothèque où s'alignait une

collection des textes de Noam. Sur une étagère, une forme indistincte s'agita puis se transforma en une boîte à bijoux enchâssée de diamants. Extase repoussa le couvercle. Elle découvrit une précieuse enluminure du moyen âge, du moins ce qui en avait l'apparence jusque dans la texture du vélin. Un cavalier bleu traversait l'image. À l'arrière-plan, la perspective dévoilait un verger, puis un fleuve, une ville sur une île. Les lettres, stylisées gothique, restaient lisibles :

*Les Éditions Larousse ont le plaisir d'inviter
Noam à la remise du prix Valerie Solanas.*

Extase haussa les épaules et passa dans la pièce voisine, une alcôve aux senteurs de vanille plongée dans la pénombre. Au centre, un catafalque noir recouvrait une forme oblongue. Sur le catafalque reposaient des photos de famille : Noam et maman ; Extase bébé ; maman jeune, magnifique, irrésistible. Extase s'agenouilla, posa une main sur le catafalque, elle perçut en même temps les vibrations et le ronronnement du bloc cryogénique. C'était la dernière fois. Elle pleura. Elle inspira, souffla avec application, à la recherche d'une force intérieure. Alors elle se redressa avec énergie. Tira sur le catafalque, dévoila le corps de sa mère. Sur le clavier de contrôle, elle s'identifia, puis ordonna la décomposition ionique. Le givre se déposa sur la coupole de plexiglas.

Extase quitta l'alcôve, poursuivit dans le couloir. Elle dépassa un dressing dans lequel s'alignaient des costumes gris et des cravates bleues à rayures grises. Une vitre protégeait une veste et un pantalon noir brodés de feuilles d'olivier, une chemise blanche avec une médaille représentant le soleil, plus bas une courte épée à poignée d'or : la tenue d'académicien de Noam.

Extase atteignit l'extrémité du couloir, poussa la porte. En face d'elle, très loin, la fenêtre révélait toujours la même vue de Paris. Dans un fauteuil de relaxation, face à un écran mural opaque, un septuagénaire à la tignasse einsteinienne semblait dormir, un léger sourire plissant ses joues par instant.

— Tu aurais pu allumer la TV pour faire plus vrai, cria Extase.

Elle s'était efforcée de parler à voix haute. Elle devait imposer la réalité à son père et se l'imposer à elle-même. Pendant qu'il émergeait, elle s'approcha de la fenêtre. L'image se brouilla, le temps de montrer un incendie qui ravageait le Mozambique, puis se stabilisa. Rue Vavin, les insurgés se rassemblaient. Les nouvelles n'étaient pas bonnes. Des hélicoptères récupéraient les riches au sommet de leurs immeubles. Le sixième arrondissement venait d'être déclaré no man's land. Des cordons de CRS avançaient pour interdire l'entrée et la sortie du quartier.

Extase rejoignit son père, l'attrapa, le releva. Il avait plongé trop loin, il avait de plus en plus de mal à

s'éveiller à la réalité après ses immersions dans le réseau.

— Quelle idée de te déguiser en riche.

Noam ricana.

— C'est plus facile d'être clandestin parmi eux que parmi les pauvres. Ils ne prêtent attention à personne.

Extase se contenta de grogner. Elle guida son père vers la sortie. Sur la table du salon, elle avisa un diamant qu'elle n'avait pas remarqué au préalable. C'était une nouvelle invitation, pour le soir même, à l'Académie.

— C'est un piège, dit Extase.

— Prends-la, ordonna Noam.

Il s'était requinqué, il avait retrouvé son aplomb quelque peu courbé, une posture scoliotique qui ne s'arrangeait pas avec l'âge. Ils débouchèrent sur le palier. Les insurgés s'énervaient dans les étages inférieurs. Extase ouvrit la marche. Elle buta contre la madone qui frôlait l'apoplexie.

— Taisez-vous, lui ordonna-t-elle.

La grosse s'écarta. Rien que par les mots Extase terrassait ses adversaires. Jusqu'à ce qu'ils rejoignent la rue Vavin, personne ne les importuna, pas même le caméraman de triD. Mais, désormais, ils étaient deux et formaient un groupe. Ennemis ou amis ? se demandaient les révoltés.

Extase paraissait pauvre. Noam était vieux, et les vieux pauvres étaient rares, et Noam bien que vieux et courbé gardait un regard vif, celui d'un homme

qui à soif de vivre et qui ne compte pas se laisser amadouer. Un garçon d'une dizaine d'années, bardé d'une collection de mobiles qu'il avait piqué lors d'un saccage, se planta devant lui et le traita de riche. En d'autres temps, il aurait crié Juif ou Arabe. Être ainsi désigné provoquait la panique de la plupart des gens, qu'ils soient coupables ou non. La panique excitait la foule, un pogrom s'en suivait. Noam sourit. Tous les téléphones du garçon se mirent à vibrer en même temps, éveillant chez lui une dermite aiguë.

— Pressons-nous, dit Extase.

Elle saisit son père par la main et l'entraîna jusqu'au café Vavin, au croisement de la rue Notre-Dame des Champs. Ils traversèrent la terrasse encombrée de manifestants éméchés et entrèrent dans une salle aux murs couverts d'azulejos multicolores. Jean-Claude était l'un des rares à ne pas avoir fermé boutique. Il approvisionnait sans discontinuer les soiffards, malgré le blocus du quartier orchestré par le gouvernement. Il maintenait une zone franche, où les pauvres comme les derniers riches se réfugiaient sans être importunés. Personne n'osait enfreindre l'interdit. Lorsque des paroles déplacées s'élevaient, Jean-Claude dégainait une machette qu'il plaçait sous le cou de l'ivrogne.

— Tu vas voir si je suis riche, lui disait-il, approchant son nez poivré du visage de son client.

L'autre déguerpissait. Non pas parce qu'il était effrayé, les pauvres n'avaient plus rien à perdre,

souvent pas même leur vie, mais parce qu'il ne voulait pas s'aliéner les autres insurgés. Fâcher Jean-Claude, c'était tourner à sec pour au moins une journée. La punition était immédiate, bien plus tangible que celle que promettaient les prêtres, ce qui expliquait pourquoi les églises avaient été saccagées en priorité.

Une jeune femme, portant des lunettes pour se donner un genre old school, se leva d'une table bruyante. Elle avait repéré Noam et s'avança pour lui murmurer quelques mots. Il approuva, elle s'éloigna dans la rue. Extase se détendit. Elle craignait qu'un fanatique n'assassinât son père. Ils ne différaient guère de ses sympathisants. Noam avait le don de séduire sans mesure puis d'éveiller une haine immodérée. Il donnait l'espoir à ceux qui goûtaient une de ses idées puis, après avoir joué avec elle, il finissait par la réfuter. Il la quittait comme après l'amour à la poursuite d'une autre passion. Ses anciens amis, à qui il avait un instant apporté la lumière, qui s'en étaient trouvés plus heureux et qui avaient même parfois découvert un sens à leur existence, se sentaient abandonnés, trahis, humiliés. Leur expliquer que la vie était un flux ne les contentait pas. Ils restaient attachés à l'immuable, à des valeurs que Noam n'avait jamais défendues, même avant la cryogénisation de sa femme.

Jean-Claude vint les serrer dans ses bras, puis il les fit passer dans l'arrière-salle. La trappe menant à la cave était ouverte. Ils dévalèrent les escaliers. Un

couloir rejoignait l'égout de la rue Notre-Dame des Champs. Un homme râblé, en bleu de travail, les attendait. En les voyant, il alluma sa lampe frontale enfichée sur un casque de spéléologue.

— Bonne chance, leur lança Jean-Claude quand ils s'éloignèrent.

Ils suivirent le conduit. Des dépôts blanchâtres, peut-être du calcaire ou des amas de détergents solidifiés, jouaient le rôle du cholestérol dans les boyaux humains. À leurs pieds, entre les deux trottoirs, une lymphe noire, chargée de lipides sursaturés, se plissait comme la peau d'un éléphant aux encoignures. L'odeur n'avait pas de nom, et le guide ne parlait pas pour ne pas produire d'inhalations inutiles. Avec son passe, il ouvrit une grille latérale, les fit entrer dans un conduit plus étroit mais au sec. Des centaines de fibres optiques, gainées aux couleurs des différents opérateurs, courraient dans des goulottes en aluminium. C'était le réseau de télécommunication toujours baptisé PTT, bien que le P de Poste et le T de Télégraphe n'aient plus de sens. Parler de VT aurait été plus juste. Les tubes du système vortex doublaient les goulottes de télécommunication.

Le guide s'arrêta au-dessus d'un regard dont il souleva la plaque de fonte, révélant une eau brune à l'odeur pestilentielle. Il enfila une paire de gants en caoutchouc, plongea les mains dans la saumure, tira sur une poignée. Un grincement se produisit, l'eau s'écarta, un escalier apparut. Depuis des générations, les Parisiens avaient ménagé des puisards à roulettes

pour dissimuler les interconnexions qu'ils avaient creusées entre les différents réseaux souterrains. Si d'aventure un préposé VT ouvrait une trappe, il la refermait aussitôt. Même s'il se doutait qu'elle cachait un passage secret, il n'avait aucune envie de s'en assurer.

Le guide éteignit sa lampe frontale. Des néons bactériens, leur réserve de sucre copieusement remplie, illuminaient un salon meublé de fauteuils clubs.

— Installez-vous. Je vous sers à boire ? Nous nous trouvons dans l'angle mort du boulevard Raspail.

Officiellement ces zones n'existaient pas. Des administrations différentes géraient les différents réseaux souterrains de Paris sans communiquer entre elles. À la fin des années 1990, le service des carrières avait même bétonné la plupart des entrées de son réseau, s'interdisant d'y pénétrer. De nombreuses salles, accessibles par ailleurs, étaient devenues des espaces en déshérence, des délaissés urbains, des angles morts où les clandestins s'étaient installés et où les forces de l'ordre n'avaient aucun moyen de les atteindre.

— Pourquoi te rendre à cette invitation ? demanda Extase. Tu n'as porté le costume d'académicien que lors de ton intronisation. Ils ne te l'ont pas pardonné. Tu risques ta vie.

Noam se contenta de sourire à sa fille. Elle savait qu'il n'en ferait qu'à sa tête. Il restait impulsif. Il écrivait des brûlots qu'il publiait aussitôt sans se laisser

une chance de se repentir. Noam ne se censurait jamais contrairement à ses collègues qui avaient toujours peur de perdre le peu qu'ils avaient gagné. Alors, une fois qu'ils tenaient un petit succès, ils ne cessaient de cultiver le même champ, produisant avec le même moule sans cesse les mêmes gaufres.

— Où voulez-vous aller ? leur demanda le guide.

— Au Panthéon, dit avec assurance Noam.

Comme les insurgés tenaient l'Institut, les académiciens se réunissaient sous la coupole qui honorait les grands personnages de la Nation. Ils ne manquaient pas de prétention. Le monde explosait, ils n'y prêtaient pas attention.

Un pan de mur coulissa et un guide athlétique, ce qui n'était pas rationnel vu la taille des conduits, poussa devant lui un homme maigrichon aux yeux masqués par un bandeau noir. Il tremblait comme un enfiévré, soudain chassait des mouches invisibles, puis vibrait. Extase s'avança vers eux, passa ses mains de part et d'autre de leur corps sans les toucher. Elle hocha la tête.

— Qu'a-t-il dans sa poche ? demanda-t-elle au guide.

— Une injection de primidone.

Le maigrichon gémissait.

— Il souffre d'une encéphalopathie hépatique provoquée par une cirrhose du foie d'origine virale.

— Vous êtes médecin ? demanda Extase.

Le guide approuva.

— Ils lui ont promis un vaccin, en attendant ils l'utilisent comme messenger.

Extase toucha l'homme aux épaules pour le rassurer, puis dénoua le bandeau qui l'aveuglait.

— Venez vous assoir.

Elle le conduisit jusqu'à un fauteuil où il s'écroula. Le guide s'empara du primidone et le lui injecta avec pour effet d'atténuer les tremblements et de stopper les gémissements, puis il s'éloigna. Noam ne bougeait pas, il observait. Les riches comptaient sur lui pour les aider à trouver une sortie de crise. Qu'allaient-ils lui proposer cette fois ?

— Ils acceptent pour le revenu de vie, marmonna l'homme.

— Et pour le droit de propriété ?

L'homme secoua la tête, puis la laissa dodeliner comme s'il venait de s'endormir. Il s'avachit, il était mort.

— Les monstres, dit Noam.

— Ne va pas au Panthéon, papa !

Noam allait devoir prononcer le discours le plus important de sa vie. Il ne savait pas encore ce qu'il dirait, c'était sa méthode. À l'écrit comme à l'oral, il s'abandonnait au flot des mots, tout en écoutant les réactions des lecteurs ou des auditeurs, qu'il laissait seul juge. Il fonctionnait en boucle ouverte, impliquant dans sa pensée la pensée des autres. Transformant la sienne pour répondre en temps réel à la leur, souvent pour s'y confronter, par nécessité de prouver que d'autres perspectives devaient être explorées.

Cette fois, il devait se réfréner de communiquer immédiatement son énervement sur le réseau. Croyaient-ils piéger encore l'humanité? Ils avaient aboli l'esclavage pour le remplacer par le salariat. Rien n'avait changé, ou pas grand-chose. L'écart entre les pauvres et les riches, après s'être un temps atténué, n'avait fait que s'accroître, pour en revenir à la même situation qu'avant.

Dans *La théorie relative de la monnaie*, Xin Tia O avait montré la similitude entre la classe des esclavagistes et celle des banquiers. Même infime proportion de la population. Même transmission patrimoniale aux enfants. Même capacité à se persuader qu'il n'existait aucune autre possibilité que celle dont ils étaient les seuls bénéficiaires.

Alors que les esclavagistes détenaient le privilège d'exiger le travail en échange du fouet, les banquiers détenaient celui de fabriquer de la monnaie qui leur permettait ensuite d'acheter du travail. Un simple citoyen qui les aurait imités aurait été emprisonné, condamné à une peine plus lourde que pour un assassinat. Cette disproportion des peines n'avait inquiété personne durant trois siècles. Les insurgés avaient fini par voir la lumière. Ils exigeaient désormais le droit pour tous de créer mensuellement une somme forfaitaire de monnaie. Ils comptaient ainsi financer le revenu de vie, transformant un privilège en un droit universel acquis dès la naissance. Il ne s'agissait pas de provoquer de l'inflation, mais de répartir uniformément la création monétaire.

Noam avait poursuivi cette réflexion. À quoi bon accepter le versement d'un revenu de vie si les riches conservaient leurs propriétés ? Ils avaient introduit un déséquilibre irrémédiable dans la société. Même s'ils ne fabriquaient plus d'argent, même si depuis le renouveau de l'artisanat ils ne détenaient plus les outils de production, ils restaient propriétaires des terres, des immeubles et des maisons. Les loyers engloutiraient le revenu de vie. Il fallait une réforme plus radicale. Dans la perspective marxiste, tout autre dividende que celui direct du travail devait être prohibé. Une autre solution était toutefois envisageable : la dématérialisation. Vivre de plus en plus immergé dans le réseau jusqu'à ce que la propriété perde toute signification. Cette option était à la portée de chacun. Nul n'avait besoin de demander l'aval du gouvernement.

— Allons-y, dit Noam.

Il se pencha vers le cadavre, il lui caressa la tête, puis lui ferma les yeux. Combien de morts inutiles ? Quel gâchis ! Pour Noam, le passage de la vie à la mort, de l'ordre au désordre, n'était pas une fatalité, contrairement à ce que supposaient la plupart des physiciens. Noam était optimiste. Il croyait en la virtualisation de la conscience. Quand on lui rétorquait qu'un jour le soleil s'éteindrait, que le réseau cesserait alors de fonctionner, il affirmait que l'humanité pomperait les champs quantiques. Pour lui, la décrépitude ne nous attendait pas nécessairement. Nous pouvions lutter contre la dispersion, croître

électroniquement sans jamais décroître, pas même à la fin des temps. Les riches n'avaient jamais accepté cette proposition. Ils vivaient dans le provisoire, ils flambaient autant qu'ils le pouvaient avant de s'éteindre dans la terreur. Mais comment ne pas adopter leur méthode ? Comment résister au plaisir immédiat ? Les riches avaient un temps prôné la décroissance, tentant de l'imposer par la législation. Ces hypocrites avaient espéré se créer une réserve de croissance pendant que les pauvres auraient vécu encore plus misérablement.

Extase vint reconforter son père. Elle avait besoin de le toucher, peut-être une dernière fois. La vie immatérielle dans le réseau ne l'avait jamais comblée. Elle était encore trop imparfaite, trop inhumaine, ou Extase elle-même était encore trop humaine. Elle rêvait de tomber amoureuse, d'étreindre un autre corps, de se noyer en lui. Elle partageait le désir des citadins de vivre la foule innombrable.

Le guide leur révéla un nouveau passage où ils s'engagèrent. Ils prirent l'embranchement sous la rue de Fleurus. À l'approche de la rue d'Assas, ils perçurent un brouhaha.

— Une bande de raviolis, dit le guide.

Depuis toujours les étudiants descendaient dans les catacombes pour picoler et vider des boîtes de conserve. Outrepasser l'interdit préfectoral suffisait à les exciter. La plupart n'exploraient jamais les boyaux. Les premières chicanes les arrêtaient, au-delà c'était le domaine des guides.

Noam les avait rencontrés après avoir écrit une nouvelle où il imaginait leur existence. La fiction n'avait que peu de poids par rapport à la réalité, pourtant la réalité aurait été vide sans la fiction. L'une et l'autre s'alimentaient pour former la culture. En démêlant le vrai du faux, on engendrait d'autres vérités et d'autres mensonges.

Ils fendirent l'attroupement des raviolis qui ne leur prêtèrent pas attention et remontèrent vers la montagne Sainte-Genève et le Panthéon par une canalisation qui traversait les jardins du Luxembourg. Le guide ouvrit une porte qui donnait dans l'ancien parking de la rue Soufflot. Depuis l'interdiction des moyens de transport non comprimables, il avait servi de refuge pour les sans-abri, puis de stand de tir au moment de la montée anti-islamique, avant d'être utilisé comme zone de stockage des livres papier dont plus personne n'avait l'usage, mais que personne ne voulait brûler, de peur d'éveiller le triste souvenir des autodafés de l'Inquisition puis des nazis, des musulmans et des chrétiens intégristes. Les crises à répétition avaient mis dans toutes les mémoires les idées les plus noires du passé. Elles servaient d'épouvantail. On croyait par leur commerce repousser le mauvais sort. Chaque enfant apprenait à l'école primaire que « là où on brûlera des livres, on brûlera des hommes. » Le moindre cahier était devenu une précieuse relique.

— Je me débrouille, annonça Noam.

Il serra la main du guide, puis embrassa brièvement Extase.

— Ne t'inquiète pas. J'entrerai dans le Panthéon par la grande porte.

Ils le virent se diriger, entre les rayonnages étanches, vers la rampe qu'avaient utilisée les automobiles. Sous la lumière rare des néons bactériens, son ombre projetée et sa silhouette courbée se confondaient.

— Ne restons pas ici, dit le guide.

Ils suivirent la galerie de la rue Soufflot, franchirent une grille, puis atteignirent les soubassements de la place du Panthéon. Le guide fit jouer plusieurs murs dont les pierres étaient agrafées à des parois métalliques.

— Nous sommes sous la crypte.

Une cheminée plantée d'échelons s'élevait au-dessus de leurs têtes. Le guide l'escalada jusqu'à une trappe qu'il fit basculer. Extase le rejoignit. Ils se trouvaient dans des vécés exigus, dont la cuvette était montée sur charnières. Le guide la remit en place, y grimpa, puis délogea une valise camouflée dans le faux plafond. Elle contenait des habits de gardien. Sans poser de question, Extase enfila l'uniforme bleu nuit au-dessus de son jean.

— Tu sors, tu prends l'escalier, puis le déambulateur qui mène à la première galerie du dôme. Tu auras une vue panoramique. Bonne chance.

Elle lui obéit, quitta les toilettes, trouva en face d'elle l'escalier qui menait au rez-de-chaussée, lieu

de rendez-vous des académiciens. Elle croisa deux vigiles indifférents, puis atteignit le belvédère occupé par une vingtaine de caméramans triD. Elle se mêla à eux, espérant qu'aucun n'aurait l'idée de pointer sa double focale sur elle.

À l'intersection de la nef et du transept, la mise en scène de l'Institut avait été respectée. Les fauteuils des académiciens, tous occupés, dessinaient deux hémicycles face à face. Des applaudissements retentissaient dans le public. Noam, debout en tenue d'apparat, souriait. La marche, même brève, avait toujours pour effet d'altérer le cours de ses pensées, peut-être parce qu'elle aidait le cerveau à établir de nouvelles connexions. Entre l'angle mort du boulevard Raspail et le Panthéon, Noam n'était plus le même homme. Il avait oublié son introduction au sujet de la virtualisation. Il parla, emporté par sa pensée, grisé par ses propres mots. Un écrivain ne devrait jamais commettre cette faute, il s'en moquait, tel était son style.

— Mesdames et Messieurs les académiciens, je vous déteste.

Il observa les spectateurs, puis éclata de rire.

— Quelles têtes vous faites. Non, je ne déteste personne, mais je n'admire personne. Je trouve ridicule de se déguiser pour se donner de l'importance.

Les dorures de son costume s'effacèrent, sa veste et sa chemise s'embrouillèrent et formèrent un gilet à grosses mailles.

— N'est-ce pas plus confortable ?

Quelques raclements de gorge lui répondirent. Extase lorgnait les caméramen excités à l'idée de capter un moment historique. Elle venait d'apprendre que les insurgés avaient quitté le sixième arrondissement et envahissaient le cinquième. Des transports militaires patrouillaient au-dessus du Panthéon. Noam prolongeait le silence, comme s'il attendait que tous les acteurs se mettent en place.

— Les riches, j'emploie un vocable qui n'est pas le mien pour mieux me faire comprendre, acceptent d'instaurer le revenu de vie.

Un frisson retenu parcourut l'assemblée des académiciens, il s'amplifia en clameur de joie dans les quartiers de Paris et de toutes les villes d'Occident. Se battre, manifester, avait payé. Le service Vortex se réactiverait, les rues redeviendraient fréquentables, quelques hommes et quelques femmes renonceraient à leur travail, d'autres seraient augmentés, la fraternité s'instaurerait. Noam ressentit le soulagement de tous et il grimaça, avant de parler d'une voix incantatoire, vibrante sur certaines voyelles qu'il faisait ronfler jusqu'aux voutes du Panthéon.

— Et voiciiii donc venuu le temps de la révooolte. La véritable bataille n'a pas encore commencé. Je milite depuis quarante ans pour un autre mooonde et vous croyez que je vais me faire l'émissaire d'une caste d'invisiibles qui vivent dans leurs banlieues protégées de fils barbelés et de miradooors ?

Noam n'avait pas accepté la menace que les riches lui avaient signifiée en sacrifiant leur messenger.

Extase, d'un tempérament plus pragmatique, se crispa. Selon elle, le moment était venu d'apaiser les foules. En souscrivant aux demandes des manifestants, les riches leur donnaient confiance pour les prochaines manifestations. C'était un début. Le revenu de vie ne suffisait pas, mais son avènement marquait une nouvelle ère. À l'avenir, ils obtiendraient plus, et la société peu à peu tendrait vers un mieux. Il ne servait à rien d'être trop gourmand. Extase savait toutefois que Noam n'était pas partisan des évolutions lentes et continues. C'était un adepte du saltationnisme, des brusques flambées créatives. Si la lenteur pouvait convenir à une civilisation, elle ne convenait à aucun de ses membres qui ne vivaient pas suivant la même temporalité qu'elle, un siècle pour les uns, des siècles et parfois des millénaires pour l'autre.

— Je vais vous parler d'une réunion survenue à Rome, non loin du Vatican, le 8 avril 1968. L'émissaire américain Henry Kissinger y suggéra d'éradiquer les pauvres plutôt que d'éradiquer la pauvreté. L'un des assistants demanda alors qui jouerait le rôle des pauvres. Des anciens riches bien sûr. Cette idée d'une réduction de la population mondiale fut donc abandonnée. Les riches avaient besoin des pauvres pour se sentir riches. Il en sera toujours ainsi. Prenez des pauvres, emprisonnez-les sur une île déserte, des riches apparaîtront en leur rang. La richesse n'est qu'un caractère qui s'exprime dans les conditions favorables. Un coup de chance. Les riches ne

forment pas une classe sociale. La lutte des classes est une dangereuse absurdité. Le riche n'existe pas. C'est un mirage inventé par les pauvres, car nous le sommes tous. Nous manquons d'amour, d'intelligence, de joie, de sagesse, surtout moi. Il ne sert à rien de grappiller un avantage social si, dans le même temps, les riches en grappillent dix mille. Ne vous comparez pas aux alpinistes qui atteignent le sommet de l'Everest après avoir stationné à plusieurs camps de base. Projetez-vous directement tout là-haut.

Extase avisa des mouvements au-delà du public. Des miliciens progouvernementaux prenaient position. Noam descendit jusqu'au centre de l'arène comme pour s'exposer à leur feu. Et si, pour changer le monde, il fallait un sacrifice ? Non, ce n'était pas dans la logique de Noam, en accord avec son espoir d'une longue vie. Il s'agissait d'une mise en scène. Cette façon ridicule qu'il avait de parler. Ce n'était pas lui, ou, plutôt, c'était lui en train de jouer. Extase avait l'impression que ses réflexions n'avaient aucune chance de toucher au but. Il était trop loin des gens. Il avait dépassé la pensée complexe d'Edgard Morin, il développait une pensée chaotique, cataclysmique, bouffonne. Était-ce la seule manière d'être libre ?

— Autour de 1890, Vilfredo Pareto établit la loi des 80/20. Environ 80 % des effets sont le produit de 20 % des causes. Environ 80 % des richesses sont détenues par 20 % des hommes, j'ai du mal à ajouter des femmes. Parmi eux, 20 % détiennent 80 % des

80 % et ainsi de suite. Cette loi empirique a depuis été vérifiée dans tous les régimes politiques, qu'ils soient de gauche ou de droite, du présent ou du passé. Le communisme n'a pas fait mieux que le libéralisme pour nous rendre égaux devant l'argent. Durant les années 1950, Joseph Juran, un disciple tardif de Pareto, en déduisit, je cite, que puisque les inégalités sont régies par une loi mathématique, il est vain de chercher à les remettre en cause en redistribuant les richesses. Que les pauvres rentrent chez eux. La fête est finie. Que tout redevienne comme avant. Au mieux, nous pouvons construire des services publics, éducation, santé, transport, pour que les plus pauvres bénéficient d'un confort acceptable. Le socialisme n'a pas d'autre vertu que de nous faire avaler la loi de Pareto.

Quand Noam parlait, nul ne devinait s'il ironisait ou pas. Les insurgés, eux, avaient perdu le sens de l'humour. Une huée monta dans le sixième, elle envahit les premières lignes qui déferlaient sur le cinquième et qui encerclaient le Panthéon.

— Riche, riche, riche ! clamait-on à l'adresse de Noam, sachant qu'il entendait, lui qui s'était vanté d'être connecté nuit et jour.

Il ne s'en émut pas.

— Je ne tire pas les mêmes conclusions que Juran. Nous avons simplement la preuve que les systèmes politiques essayés à ce jour ne favorisent pas l'égalité, la démocratie y comprise. Nous devons en imaginer d'autres, en essayer d'autres, concurremment, simul-

tanément, sans jamais nous livrer à un seul. Que proposez-vous d'original ? Vous les riches, vous les pauvres ? Vous gens de gauche, vous gens de droite, et même vous anarchistes ? Rien. Moi, je propose l'expérimentation, l'utopie ici et maintenant.

Extase retrouvait son père, provocateur, se mettant à dos les forces en présence. La clameur enflait. Un partisan déverrouilla la porte principale du Panthéon et les insurgés s'y engouffrèrent.

— Riche, riche, riche !

Ils étaient armés. Ils levaient leurs pistolets mitrailleurs, ils éructaient. Noam n'éleva pas le ton.

— Juran n'était pas un imbécile. Il nota que la loi de Pareto coupait le monde en deux de manière trop simpliste. Il existait au moins une troisième catégorie, un résidu marginal, dans notre cas formé ni de pauvres ni de riches, de gens qui s'en fichent et qui échappent aux statistiques, qui donc peuvent orienter le système dans une direction imprévisible. Combien sommes-nous à vivre dans cette zone subversive, détestée par les deux bords, car étrangère à chacun d'eux ?

— Élitiste, élitiste, élitiste !

Noam secouait la tête, excédé.

— Pour vivre, nous consommons de l'énergie. Nous la recevons, la traitons, la transformons. Ce processus se développe chez chacun de nous suivant un rendement variable. L'égalité métabolique est inaccessible à moins de peupler la planète d'une armée de clones. Dont acte, cultivons nos diffé-

rences. La loi de Pareto s'applique à la richesse, mais aussi au bonheur, à la chance, à l'amour, à l'extase, à l'intelligence, à la sagesse, à la liberté. Il n'y a d'égalité que dans la différence. Être comblé dans un domaine n'implique pas l'être dans un autre. Les riches vous l'ont faire croire pour que vous les enviiez et qu'ils paraissent plus importants à vos yeux ; tournez-leur le dos. Ne vous définissez plus dans l'opposition mais par vous-même, par votre unicité.

Et Noam se tourna, tourna le dos à ses adversaires. Plusieurs rafales de mitrailleuse sifflèrent. Elles fauchèrent des manifestants, des miliciens, des spectateurs, des académiciens. L'image de Noam se brouilla sur les projecteurs de triD. Il s'affaissa, comme une poupée gonflable qui aurait été remplie d'eau. Sur le marbre, il faisait flaque, une tâche acide, fumante, qui désintégra les vêtements et se transforma en un ectoplasme vert, d'un vert de plus en plus vif. Des membres apparaissaient encore, de vagues articulations, encore un visage, une touffe de cheveux de gorgone, une espèce d'alligator avachi qui devant l'impossibilité de ramper se replia en position foetale, s'enroula sur lui-même, forma une boule, un cocon effiloché, roula vers les insurgés amassés dans la nef du Panthéon, vers la porte principale, cascada sur les marches, fila dans la rue Soufflot, jouant au bowling, cognant les réverbères, les devantures des boutiques de modes, accéléra, entraîné par la pente, rebondit contre la fontaine à l'entrée du Luxembourg, vira boulevard Saint-

Michel, qu'il dévala jusqu'à plonger dans la Seine et disparaître.

Extase fulminait. Noam avait réussi à se projeter dans un essaim de nanoparticules dont il avait maintenu la cohérence jusqu'à ce que les balles interrompent l'interconnexion. Il était devenu un doppelgänger ! Avait-elle serré dans ses bras cette projection avant de la laisser partir au Panthéon ? Oui, à coup sûr. Elle comprenait mieux pourquoi les contingences échappaient à son père, pourquoi il ne pouvait plus prendre en compte les nécessités pragmatiques. Ce n'était plus son père. Il fallait qu'elle retrouve cet autre au plus vite, qu'elle s'explique avec lui. Elle rejoignit la nef, arracha son uniforme, reprit celui de pauvre, bien que, en cet instant, toutes les castes fussent mêlées. Les unes accusaient les autres d'avoir commis l'attentat. Toutes avaient à y gagner comme à y perdre.

Les cris retentissaient avec des mots d'ordre indistincts. Un espoir s'était élevé pour retomber aussitôt. Tous restaient sur leur faim, ils hésitaient entre rentrer chez eux et s'entre-tuer. Des manifestants agitaient un drapeau rouge au sommet du Panthéon. Quelle victoire célébraient-ils ? Le retour d'une époque heureuse ? Extase savait que le bonheur était aussi contagieux que la haine. Seule une société d'andouilles pouvait être franchement heureuse ou malheureuse.

Ne vous imitez pas, prenez la vie à la légère, avait proclamé Noam. Il n'existait aucune solution

universelle, aucun système politique miraculeux. Il fallait accepter la diversité et la cohabitation de tendances divergentes. Mais si les riches et les pauvres ne pouvaient que se juxtaposer, Extase doutait que les êtres matérialisés puissent vivre à côté de ceux qui ne l'étaient plus. Noam prônait la diversité tout en développant une variante peut-être inconciliable avec les autres.

Extase remonta le boulevard Saint-Michel plutôt que de le descendre comme le troupeau des curieux. Elle contourna le Luxembourg, rejoignit la rue Vavin qui avait été désertée. Jean-Claude avait tiré le rideau de fer. L'entrée du 26 ressemblait à ces temples antiques peints par Le Lorrain au XVII^e siècle. Il ne manquait que des irrptions de végétation pour faire croire qu'une éternité s'était écoulée depuis l'heure de gloire.

Des meubles éventrés encombraient l'escalier. Au premier, une traînée de sang menait au casque orange du caméraman de la triD, écrabouillé, mais vide. Un ronflement résonnait plus haut. Extase en trouva l'origine au quatrième. La madone dormait en compagnie des trois nains de jardin épuisés. Un photographe aurait pu capturer cette image pour symboliser la révolution. Elle aurait plus tard illustré les manuels historiques. Le texte aurait précisé que le soulèvement avait débuté en France, un pays d'enfants gâtés, qui les premiers n'avaient pas accepté les disparités.

Extase monta jusqu'à chez son Noam. Le projecteur mental qui simulait la richesse avait été désactivé. La porte à la peinture craquelée n'avait pas été défoncée parce qu'elle n'était pas verrouillée. Elle s'ouvrit sur un minuscule hall. Il desservait une salle de bains, puis un studio kitchenette à l'abandon. Face à la fenêtre trônait un fauteuil de relaxation, acier et cuir. Extase s'y allongea. Elle aperçut alors sous le repose-pied une sphère mi-bleutée mi-blanche. Elle se redressa pour la saisir. Cette coquille translucide contenait la reproduction miniature d'un paysage hivernal. La neige couvrait les toits d'un village aux rues plantées de chênes noirs. Le clocher de l'église touchait le ciel. Le cimetière aux tombes indistinctes occupait la moitié de la surface.

Extase secoua la boule, soulevant la neige. Une grande tombe apparut. En lettres fuchsia, l'épithaphe se révéla :

*Les Éditions Larousse ont le plaisir d'inviter
Extase à rencontrer Noam.*

Il était donc prêt à discuter. Il n'allait pas disparaître dans le réseau. Il subsistait peut-être en lui encore quelque chose d'humain. Mais pourquoi, une deuxième fois, une invitation estampillée Larousse ? Plus personne n'éditait de dictionnaire ou d'encyclopédie. Larousse avait périclité depuis que le gouvernement avait interdit le port du cartable à l'école. Il ne restait plus que quelques extrémistes

pour défendre le papier. Que voulait insinuer Noam ? Qu'il restait attaché à la matière ? Que la virtualisation n'était qu'une expérimentation parmi d'autre ? Qu'il fallait oser même l'impensable ?

Alors Extase songea à la première invitation Larousse. Quelle ironie d'avoir imaginé un prix Valerie Solana. En 1968, dans le *SCUM Manifesto*, elle avait prôné une violente révolution anarchiste pour créer une société sans homme. Dix ans plus tard, l'intellectuelle américaine avait renié son texte, accusant ceux qui s'enferment dans un système, homme comme femme.

Noam n'avait pas hacké la marque Larousse par hasard. Au-delà des aléas politiques, le partage des connaissances restait pour lui fondamental. Seule la révolution culturelle l'intéressait. Extase s'allongea et ferma les yeux.